ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 16 - décembre 2011 - janvier 2012

il y a 70 ans, Pearl Harbor

Japon-Etats-Unis
Le poids de l'histoire

© The Art Archive / Alamy

ÉDITO **Histoire**



Pour ce dernier numéro d'une année très chargée dans l'actualité japonaise, nous avons choisi de nous arrêter sur un moment historique important dans les relations entre le Japon et les Etats-Unis. Pearl Harbor, 70 ans après l'attaque surprise menée par les Japonais contre la flotte américaine, demeure central dans la perception qu'ont les Américains de leur allié japonais. L'histoire est aussi présente dans cette tendance de plus en plus marquée en faveur du patrimoine industriel du pays. Nous vous emmenons dans une croisière étonnante en baie de Tôkyô. Enfin qui dit fin d'année, dit Noël. L'occasion pour vous d'offrir un abonnement à Zoom Japon. Un cadeau original qui sera apprécié. Bonnes fêtes à toutes et à tous !

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

UN JOUR AU JAPON par Eric Rechsteiner

Le 6 novembre 2011, quartier d'Aoyama, à Tôkyô



© Eric Rechsteiner

Comme nous l'avions rappelé dans notre numéro d'octobre 2011, les Japonais plébiscitent de plus en plus la culture coréenne. Cette tendance n'est pas du goût de tout le monde et suscite depuis plusieurs semaines une mobilisation de certains mouvements nationalistes. Ces derniers mettent notamment en cause la chaîne Fuji TV qu'ils accusent de trop promouvoir les programmes coréens. Ils n'hésitent pas à manifester en nombre devant son siège.

+1,5 % **Au cours du troisième trimestre de 2011, le PIB japonais a enregistré une croissance de 1,5 %, soit 6 % en rythme annualisé. Une bonne nouvelle après trois trimestres consécutifs de contraction. Pour les experts, cela marque une sortie de la récession pour l'archipel.**

Couverture : L'USS West Virginia et l'USS Tennessee en flammes quelques minutes après l'attaque japonaise du 7 décembre 1941.

RELIGION **Les yakuzas ne sont pas les bienvenus**

Le temple Enryakuji, un des hauts lieux du bouddhisme situé à 500 km à l'ouest de Tôkyô, ne veut plus que les yakuzas se rendent dans son enceinte. Le temple abrite les tablettes portant le nom de défunts parmi lesquelles figure celui d'un des parrains du clan Yamaguchi, l'un des groupes mafieux les plus puissants. Il ne souhaite plus que les yakuzas viennent lui rendre hommage.

ECONOMIE **Fusion boursière à venir**

La Bourse de Tôkyô et son homologue d'Ôsaka pourraient fusionner en 2013 pour former la seconde place boursière de la planète après New York. Les dirigeants de deux sociétés gestionnaires se sont entendus pour que le rapprochement se déroule de manière à éviter des dérapages. L'idée est de permettre au Japon de détenir une Bourse plus influente.

ECONOMIE La peur du lendemain qui déchante

Depuis plusieurs semaines, les manifestations contre le Partenariat transpacifique se multiplient.

Depuis le 11 mars dernier, les Japonais n'auront jamais autant manifesté contre la politique menée par les autorités. Ils sont descendus dans la rue pour demander l'arrêt des centrales nucléaires (voir l'article de KAMATA Satoshi pp. 4-5) après l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi. Ils ont participé en moins grand nombre au mouvement international Occupy avec notamment des marches organisées par Occupy Tokyo. Aujourd'hui, ils se mobilisent contre le TPP (Partenariat transpacifique), un accord de libre-échange initié par les Etats-Unis auquel le Premier ministre NODA a annoncé son intention de participer. Symbole de la mondialisation à outrance et synonyme de danger pour de très nombreux Japonais, le TPP occupe actuellement une grande partie des débats. La plupart de ceux qui s'y opposent sont les agriculteurs qui estiment que leur secteur déjà fragilisé risque de payer le prix fort d'une ouverture trop grande des marchés. Le plus frappant dans cette affaire, c'est le déficit d'information sur le TPP. Dans un récent sondage réalisé par l'agence de presse Kyôdô, il est intéressant de souligner que 81 % des personnes interrogées se sentent mal informées sur les enjeux de ce partenariat. Cela rappelle la situation qui avait prévalu en France lors du référendum sur la Constitution européenne. A l'époque, les électeurs avaient choisi de s'y opposer parce qu'ils ne disposaient pas d'informations claires sur la portée de ce texte. C'est exactement ce qui se passe dans l'archipel avec des médias qui participent au débat sans pour autant expliquer les conséquences du TPP. A la différence de la France, les Japonais ne sont pas invités à se prononcer sur le projet, mais il est tout de même intéressant de noter les similitudes entre les deux situations. On assiste en effet dans les deux cas à l'opposition entre deux façons de se projeter dans l'avenir. D'un côté, on trouve une partie de la population désireuse de participer à ce qui semble être un mouvement irréversible d'ouverture des frontières au commerce. De l'autre, on trouve ceux qui s'accrochent à un mode de fonctionnement dont ils estiment qu'il est le mieux adapté aux spécificités locales. La presse rend compte de cette opposition, mais ne donne pas assez de clés pour comprendre ce que le TPP apportera comme changements concrets. Voilà pourquoi les manifestations et les mobilisations contre le projet ont enregistré un certain succès. Il synthétise les peurs de nombreux Japonais qui se demandent bien à quelle sauce ils vont être accommodés. La responsabilité des pouvoirs publics comme des médias est donc d'offrir des clés de compréhension plutôt que de rendre seulement compte d'oppositions bien peu constructives.

Des agriculteurs manifestent contre le TPP.

DR

GABRIEL BERNARD













ENGAGEMENT Il faut en finir avec le nucléaire

Le journaliste KAMATA Satoshi explique dans ce texte rédigé pour *Zoom Japon* les raisons qui le poussent à se mobiliser contre l'atome.

La crise liée à la situation de la centrale de Fukushima Dai-ichi n'en finit pas. La question des cadavres abandonnés dans les zones contaminées par la radioactivité demeure. Des centaines de corps ensevelis sous les décombres des bâtiments ont été exposés aux radiations par la pluie ou par le vent. Dans les villes qui ont été incluses dans la zone d'exclusion, il n'y a plus personne. Voilà bien une terrible réalité que personne n'aurait jamais pu imaginer.

Pourtant, la possibilité qu'un tsunami frappe une centrale nucléaire est un cauchemar qui avait été envisagé. Certains avaient imaginé qu'un séisme endommage l'alimentation des réacteurs, que le système de refroidissement d'urgence ne fonctionne pas et que les réacteurs entrent en fusion. Dans le cas de Fukushima Dai-ichi, l'alimentation électrique extérieure a été coupée, les générateurs de secours ont été emportés par le tsunami. Par ailleurs, en raison d'une capacité de stockage trop faible, on a dû ouvrir les soupapes et laisser s'échapper dans l'atmosphère des gaz et des matières radioactives. Il y a sans doute eu également des ruptures de canalisation.

A Tchernobyl, l'explosion du réacteur avait produit un nuage radioactif qui a survolé de nombreuses régions du monde, mais n'avait engendré aucun décès immédiat parmi la population. Dans des films documentaires, on a pu voir le travail des pompiers et des soldats mobilisés pour assurer le travail de liquidation. Aujourd'hui, combien sont encore en vie ? A Fukushima aussi, une équipe de liquidateurs est entrée en action. Les réacteurs susceptibles d'exploser ont massivement été arrosés. L'eau déversée sur des matériaux hautement radioactifs a été en grande partie rejetée dans la mer, entraînant la contamination de la faune aquatique.







Le 19 septembre, KAMATA Satoshi (à gauche) en compagnie de ÔE Kenzaburô ont mobilisé à Tôkyô 60 000 personnes contre le nucléaire.

DR

Aujourd'hui, employés et sous-traitants vont travailler dans des conditions extrêmes pour éviter de nouvelles explosions. A ceux-là, nous devons dire *"ne vous approchez pas des centrales !"*, car nous savons qu'il faut arrêter la course au nucléaire. C'est l'argent qui a favorisé le développement du nucléaire. Cela n'a rien à voir avec de quelconques idéaux ou une quelconque philosophie, c'est seulement l'argent et les bénéficiaires de cette manne qui ont déterminé le choix du nucléaire. Les compagnies d'électricité, l'Etat et les collectivités locales ont réussi à noyer ceux qui s'y opposaient avec de l'argent. Il n'y a pas d'autre énergie qui soit tant pourrie par l'argent. Lors des élections locales, les compagnies d'électricité et les entreprises de construction ont uni leurs forces pour soutenir les candidats du Parti libéral-démocrate [formation politique qui a dominé la scène politique japonaise de 1955 à 2009] qui étaient favorables au nucléaire. Les syndicats dans leur ensemble sans oublier le Parti démocrate [au pouvoir depuis 2009] ont approuvé le nucléaire, donnant ainsi naissance à un système pro-nucléaire bien huilé. Lorsqu'un responsable local se demandait si le nucléaire était sûr,

tous répondaient d'une seule voix : *"L'Etat s'en porte garant"*.

J'ai beaucoup écrit à ce sujet dans les régions qui abritent des centrales :

"Un jour, la télévision annoncera : "Grave accident à la centrale de XX. Tout le personnel doit être évacué." Mais attention, ce jour-là, vous serez attaqués par des radiations invisibles. Il n'y aura ni lumière, ni odeur, ni bruit". (*Garasu no ori no naka de* [Dans une cage de verre, inédit en français], 1977]

"Ma principale préoccupation actuelle, c'est de faire en sorte que le Japon renonce au nucléaire avant qu'un accident majeur ne se produise. En d'autres termes, il s'agit de tout faire pour éviter un accident grave avant que toutes les centrales soient arrêtées. Il ne faut pas se retrouver devant ce choix terrible d'attendre un accident nucléaire pour dire qu'il faut arrêter les centrales comme nous avions attendu les deux bombardements atomiques de Hiroshima et Nagasaki pour reconnaître enfin la défaite du Japon pendant la Seconde Guerre mondiale."
(*Genpatsu chitai o iku* [Voyage dans les zones nucléaires, inédit en français], 2001)

Pourquoi nous ne pouvons pas faire confiance aux compagnies d'électricité ? Parce qu'elles ne cessent pas de nous dire qu'un accident est impossible. Tandis que les opposants affirment qu'un accident est toujours possible, elles osent dire que ces affirmations ne sont pas scientifiques et qu'il n'y a absolument aucun risque d'accident. En cas d'accident nucléaire, même si le gouvernement a décrété une situation d'urgence, elles ont répété : *"Aucune radiation ne peut sortir des installations. Gardez votre sang froid et attendez de plus amples informations".* L'*Asahi Shimbun* a rapporté dans son édition du 12 mars les propos des responsables de Tepco, la société en charge de la gestion de la centrale de Fukushima, selon lesquels *"aucun problème n'a été découvert dans le réacteur. Aucune



Affiche annonçant le rassemblement du 10 décembre.

fuite radioactive n'a été détectée"*. ISHIKAWA Michio, membre influent de l'Intsitut japonais des technologies nucléaires, qu'on pourrait qualifier de criminel de guerre dans cette lutte contre les centrales nucléaires, a continué de se montrer rassurant malgré la destruction du bâtiment qui abritait le réacteur et le fait que de grandes quantités de radioactivité aient été rejetées dans l'atmosphère et dans la mer. De son côté, KATSUMATA Tsunehisa, le patron de Tepco, n'a pas hésité à déclarer qu'il n'avait pas *"ressenti la nécessité d'agir"* lorsqu'on lui a demandé de s'expliquer sur le retard pris dans l'injection d'eau dans le réacteur. On a continué à affirmer que *"le nucléaire était parfaitement sûr"* malgré une réalité toute autre. C'est un peu l'esprit kamikaze ou des troupes d'élite que de penser que le Japon ne peut pas faillir.
La promotion du nucléaire s'apparente à une stratégie globale derrière laquelle se sont rangés les médias, les hommes politiques de tout bord, les scientifiques, les bureaucrates, les compagnies d'électricité et les financiers. Mais on ne parle pas ici de "patriotisme", mais seulement d'"intérêt pour l'argent". Les opposants aux centrales nucléaires sont soumis à de nombreuses pressions même s'ils ne sont pas envoyés en prison comme ceux qui s'opposaient par le passé à la guerre. L'opposition avait du mal à se mobiliser. Il ne lui manquait que le sentiment d'urgence lié à un accident nucléaire.
Depuis l'accident de la centrale de Fukushima Daiichi, nous avons beaucoup critiqué le fait que l'avenir des enfants soit compromis et que de nombreuses personnes avaient tout perdu. En affirmant notre opposition au nucléaire, nous voulons en finir avec cette peur entretenue par le système nucléaire qui a affaibli le mouvement. Désormais, en collaboration avec le prix Nobel de littérature ÔE Kenzaburô et d'autres intellectuels, je cherche à mobiliser et organiser des manifestations pour dire *"adieu au nucléaire"*. Le 19 septembre, nous avons réussi à réunir 60 000 personnes et à lancer le mouvement des 10 millions de signatures. Nous ne voulons plus avoir peur d'un nouvel accident. Actuellement sur les 55 réacteurs nucléaires que le Japon possède, 10 sont en service. Le pays ne souffre pas pour autant de pénurie d'électricité. Cependant, il y a toujours au-dessus de nos tête cette épée de Damoclès. Il faut continuer à harceler le gouvernement pour qu'il ne remette pas en service les centrales en arrêt. Il faut se battre pour les énergies renouvelables et encourager le mouvement contre le nucléaire. Mon rêve est maintenant de parvenir à un monde libéré du nucléaire.

KAMATA SATOSHI

L'AUTEUR

KAMATA SATOSHI est né en 1938. Ce célèbre journaliste s'est fait connaître pour ses reportages engagés. Il est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels *Toyota, l'usine du désespoir* [éd. Demopolis, 2008], *Japon : l'envers du miracle* [éd. La Découverte, 1982].

Etats-Unis-Japon
L'étrange passion



Mitome Tadao

En juin 1960, la jeunesse japonaise se mobilise contre le traité de sécurité nippo-américain. Sur la pancarte, on peut lire "Abattons Kishi, le pantin des Etats-Unis".

TENDANCE **Tout le poids de l'histoire**

Au cours des soixante-dix dernières années, les relations entre les deux pays ont connu une profonde évolution.

On le sait, les Japonais sont superstitieux. Ils accordent un certain crédit aux chiffres. Comme beaucoup, ils ont été attentifs au 11 novembre 2011, cette succession de 1 dans une date qui s'est finalement avérée être une journée comme les autres. Pourtant, à bien y regarder, cette année qui finit par un 1 pourrait bien devenir un jalon important dans les relations nippo-américaines comme cela a été le cas depuis 1941. Le 7 décembre 1941, *"jour de l'infamie"*, comme l'avait baptisé Franklin D. Roosevelt, est la première date d'une longue série d'années en 1 qui ont été un tournant dans les rapports entre Tôkyô et Washington. Depuis 1941, il y a 70 ans, chaque nouvelle décennie a été marquée par des décisions clés qui ont contribué à faire évoluer les liens entre les deux côtés du Pacifique.

Lorsque le Japon a décidé de s'attaquer aux Etats-Unis, le 7 décembre 1941, en détruisant une partie de la flotte américaine mouillée à Pearl Harbor, il pensait que le choc procuré par l'attaque surprise mettrait à genoux l'Amérique suffisamment longtemps pour qu'il puisse conforter ses positions en Asie. Mais l'opération, qui a été un succès sur le plan militaire, a finalement amené les Américains à se lancer dans un effort de guerre incroyable afin de *"venger"* les morts de Pearl Harbor. Jusqu'en 1945, les Etats-Unis ont mené une guerre sans merci contre le Japon, n'hésitant pas à utiliser deux fois l'arme atomique pour faire plier un ennemi jugé redoutable. Le désir de vengeance s'est estompé à mesure que Washington a pris conscience de la montée en puissance de l'Union soviétique et de son influence en Asie. En définitive, l'archipel est devenu le dernier rempart face au communisme qui triomphait en Chine continentale. Dix ans après Pearl Harbor, les Etats-Unis et le Japon signent un traité de sécurité qui transforme les rapports entre les deux Etats. Tôkyô n'est plus l'ennemi, mais devient un allié indéfectible de Washington. Dans la foulée, le traité de San Francisco ramène le Japon dans le concert des nations. Les Américains bienveillants imaginent déjà que les Japonais accepteront sans sourciller leur politique d'endiguement à l'égard des "rouges". Mais une partie de la population nippone ne l'entend pas de cette oreille. Elle manifeste contre le renouvellement du traité au début des années 1960, de façon parfois violente. D'où la décision de John F. Kennedy de nommer Edwin O. Reischauer, éminent spécialiste du Japon, comme ambassadeur des Etats-Unis à Tôkyô. Celui-ci avait dès 1931 encouragé le gouvernement américain à s'intéresser aux affaires asiatiques, japonaises en particulier. Sa nomination en 1961 au moment où *"les relations bilatérales semblaient mal parties"* pour reprendre les propos de George R. Packard, président de la Fondation Japon - Etats-Unis, a permis de sauver le couple qui connaîtra d'autres périodes compliquées. 1971 est une date dont les Japonais se souviennent parfaitement, car elle est synonyme

Japonais et Américains sous le signe du 1

pour eux de ce qu'ils appellent les "chocs Nixon". L'annonce, le 15 juillet, du prochain voyage du président américain en Chine populaire, synonyme de la reconnaissance de Pékin par Washington, a fait l'effet d'une bombe à Tôkyô comme la décision un mois plus tard sur l'inconvertibilité du dollar par rapport à l'or. Il règne au Japon comme un sentiment de trahison. Les relations entre les deux pays connaissent alors des hauts et surtout des bas. Lorsque NAKASONE Yasuhiro prend la tête du Parti libéral-démocrate fin 1981 et devient Premier ministre, il reconnaît que *"les rapports avec les Etats-Unis n'ont jamais été aussi mauvais"*. La crise des missiles entre les Etats-Unis et l'Union soviétique amène cependant le Japon à montrer son attachement à Washington. Le même NAKASONE déclare quelque temps plus tard que l'archipel est *"le porte-avions insubmersible"* de l'Amérique qui ne manque pourtant pas de manifester son agacement face à la réussite économique japonaise. Le pays du Soleil-levant ne peut plus se contenter de bénéficier de la protection américaine. Il doit payer. En 1991, la première guerre du Golfe est l'occasion pour Washington de faire pression sur Tôkyô pour qu'il sorte son chéquier et soutienne financièrement les efforts de la coalition internationale bien décidée à déloger Saddam Hussein du Koweït. Certaines personnalités japonaises finissent par se dire qu'il serait temps que l'archipel devienne *"un pays comme les autres"* (*futsû no kuni*). En d'autres termes, le Japon doit essayer de prendre ses distances vis-à-vis de son allié américain, en élaborant une politique plus indépendante. Pas facile pour un pays dont l'économie n'est plus aussi florissante. L'éclatement de la bulle financière en 1991 fragilise les desseins des plus ambitieux des dirigeants japonais qui doivent accepter la plupart des demandes américaines en matière de défense. Quand, le 11 septembre 2001, les Etats-Unis connaissent leur deuxième *"jour d'infamie"* comme la presse américaine l'écrit en première page, le Japon montre une nouvelle fois qu'il se tient derrière l'Amérique. Peut-être que la comparaison soutenue entre les kamikaze d'Al-Qaida et les kamikaze nippons pendant la Seconde Guerre mondiale ou le rappel de l'infamie commise la première fois à Pearl Harbor ont incité Tôkyô à suivre sans broncher Washington dans sa guerre contre le terrorisme. En 2011, le gouvernement japonais est prêt à passer à une étape supérieure en se disant prêt à entamer des négociations en vue de créer le Partenariat transpacifique (TPP), une initiative commerciale regroupant neuf Etats d'Asie, d'Océanie et des Amériques. Le Premier ministre NODA Yoshihiko l'a déclaré, le 12 novembre, en marge du sommet de l'APEC à Honolulu. En 1941, Hawaii était devenu le symbole de la déchirure entre les deux pays. Soixante-dix ans plus tard, le cinquantième Etat des Etats-Unis pourrait bien devenir celui de la première étape vers l'intégration économique. Après ça, n'allez pas dire à un Japonais qu'il a tort d'accorder de l'importance aux nombres.

ODAIRA NAMIHEI

INTERVIEW

Michael Auslin, l'analyse culturelle

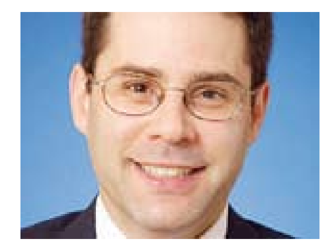
Peut-on parler d'une véritable réconciliation entre les Etats-Unis et le Japon au moment où l'on célèbre le 70ème anniversaire de Pearl Harbor ?

Michael Auslin : Le souvenir de Pearl Harbor reste très vivace aux Etats-Unis, mais il y a très peu de signes d'animosité à l'égard du Japon. Les deux pays sont alliés depuis de nombreuses années. Je crois qu'on peut dire que la réconciliation entre eux est bien réelle, mais c'est loin d'être le cas entre le Japon et ses principaux voisins asiatiques.

Votre dernier livre est consacré à l'histoire des relations culturelles entre les Etats-Unis et le Japon. Comment ont-elles évolué après Pearl Harbor ?

M. A. : Après l'attaque japonaise du 7 décembre, tous les échanges culturels ont été rompus entre les deux pays et sont restés moribonds jusqu'à la fin de l'occupation américaine en 1952. Ce n'est qu'après cette date que les anciennes organisations qui avaient promu ce type d'échanges ont repris leurs activités. Elles ont été rejointes par d'autres dans les années 1960, permettant ainsi une véritable embellie dans ce domaine.

A la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle, le Japon et les Etats-Unis étaient deux pays en quête de puissance. Est-ce que cela a joué un rôle dans le processus qui a conduit à leur affrontement ?



Né en 1967, Michael Auslin est un historien spécialiste du Japon. Il dirige les études japonaises à l'American Entreprise Institute, un centre de réflexion conservateur. Il vient de publier un très remarquable ouvrage intitulé *Pacific Cosmopolitans : A cultural history of U.S.-Japan relations* (Harvard University Press, inédit en français).

M. A. : La principale raison qui a amené la guerre entre le Japon et les Etats-Unis est à chercher dans la poussée simultanée des deux pays dans la zone Pacifique. Ils étaient tous deux à la tête de colonies et craignaient que l'autre agisse de façon à perturber son commerce et ses communications. Les Américains avaient déjà imaginé un conflit avec le Japon dès la fin du XIXème siècle et à la fin des années 1920, les stratèges à Washington estimaient qu'une guerre entre les deux pays était inévitable.

Dix ans après Pearl Harbor a été signé le traité de San Francisco. Cela signifiait-il que les Américains étaient confiants en leur capacité à avoir transformé leur ancien ennemi en un allié ?

M. A. : En 1951, les Etats-Unis ont compris qu'ils avaient besoin d'un allié pour pouvoir stationner leurs troupes engagées dans la guerre de Corée. Il y avait encore une certaine méfiance à l'égard du Japon, mais l'engagement des Japonais dans leur redressement économique plutôt que dans le réarmement a finalement eu raison de ces craintes.

Comment voyez-vous l'avenir des relations nippo-américaines notamment sur le plan culturel ?

M. A. : Les liens culturels entre les deux pays sont plus forts que jamais grâce notamment au succès de la culture populaire japonaise aux Etats-Unis et à l'attrait de la cuisine ou encore des arts décoratifs. Même si les Américains s'intéressent de plus en plus à la Chine pour des raisons économiques, ils ne manifestent pas le même intérêt pour sa culture et ne partagent pas les valeurs du Parti communiste chinois. Le poids économique du Japon a peut-être décliné ces dernières années, mais il a su entretenir l'intérêt que les Américains pouvaient avoir pour lui, en particulier dans le domaine culturel.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

DVD **Mobilisation générale pour la guerre**

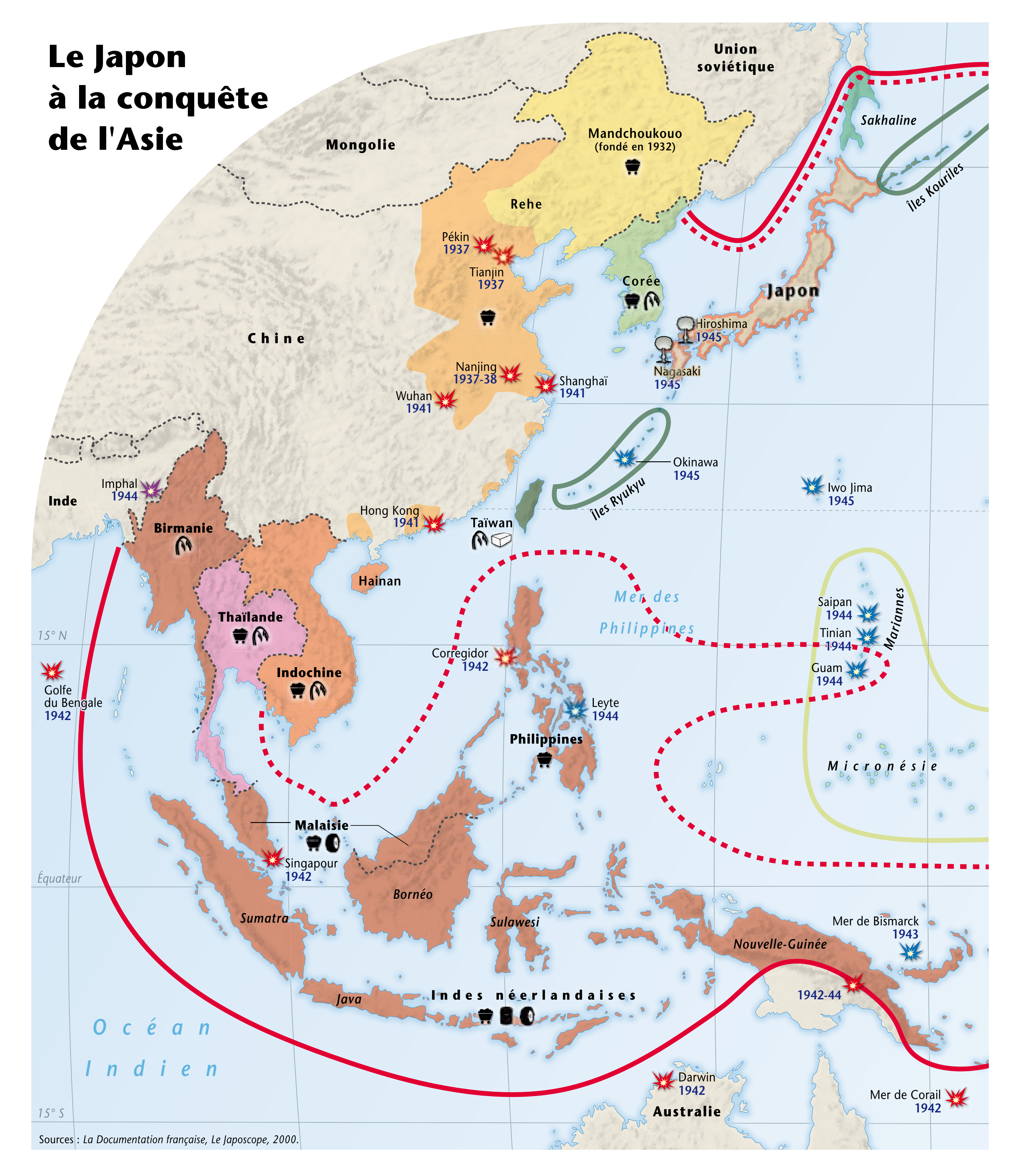
Pour gagner un conflit, il ne suffit pas d'envoyer des troupes sur le front. Bien sûr, ces hommes seront prêts à mourir pour faire triompher leur drapeau, mais ils n'y parviendront qu'avec le soutien de l'ensemble du pays. Au lendemain de l'attaque surprise contre Pearl Harbor, l'Amérique s'est mobilisée toute entière contre l'ennemi japonais. Outre l'effort industriel gigantesque, cela s'est aussi traduit par une mobilisation de la machine de guerre hollywoodienne avec pour objectif d'expliquer *"Pourquoi nous combattons"* (*Why we fight*). John Ford, John Huston, Franck Capra, William Wyler et George Stevens, les grands noms de l'époque, ont ainsi apporté leur contribution à l'effort de guerre, en réalisant des documentaires ou des films de propagande qui devaient servir les objectifs de Washington, c'est-à-dire amener tous les Américains à se sentir impliqués par la lutte contre l'impérialisme japonais ou le nazisme. Franck Capra a ainsi tourné *Sachez reconnaître votre ennemi : le Japon* tandis que John Ford a réalisé *La Bataille de Midway* qui a obtenu en 1943 l'Oscar du meilleur documentaire. Toutes ces productions qui concernent aussi le front européen sont disponibles dans un très beau coffret de 6 DVD commercialisé par les Editions Montparnasse (40 €). Ces documents de grande qualité permettent de comprendre l'engagement de tout un pays dans une guerre qui a duré plus de quatre années.

O. N.

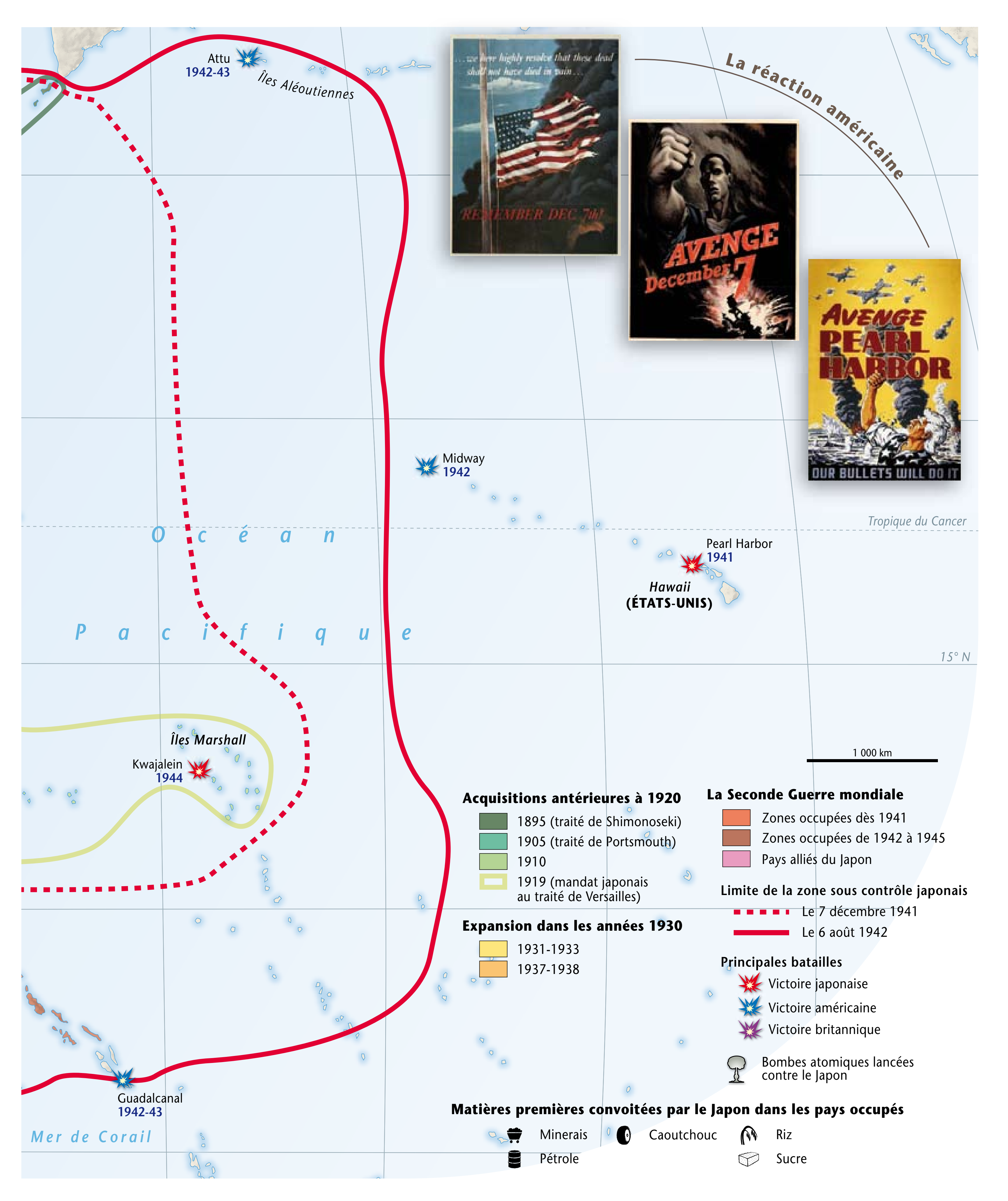


Extrait de L'Amérique en guerre, éditions Montparnasse.

Le Japon à la conquête de l'Asie



Sources : *La Documentation française, Le Japoscope, 2000.*


La réaction américaine
...we here highly resolve that these dead shall not have died in vain...
REMEMBER DEC. 7th!
AVENGE December 7
AVENGE PEARL HARBOR
OUR BULLETS WILL DO IT
Attu
1942-43
Îles Aléoutiennes
Midway
1942
Tropique du Cancer
Océan
Pacifique
Pearl Harbor
1941
Hawaii
(ÉTATS-UNIS)
15° N
Îles Marshall
Kwajalein
1944
Guadalcanal
1942-43
Mer de Corail
1 000 km
Acquisitions antérieures à 1920
1895 (traité de Shimonoseki)
1905 (traité de Portsmouth)
1910
1919 (mandat japonais au traité de Versailles)
Expansion dans les années 1930
1931-1933
1937-1938
La Seconde Guerre mondiale
Zones occupées dès 1941
Zones occupées de 1942 à 1945
Pays alliés du Japon
Limite de la zone sous contrôle japonais
Le 7 décembre 1941
Le 6 août 1942
Principales batailles
Victoire japonaise
Victoire américaine
Victoire britannique
Bombes atomiques lancées contre le Japon
Matières premières convoitées par le Japon dans les pays occupés
Minerais
Caoutchouc
Riz
Pétrole
Sucre

RENCONTRE John Dower, l'historien optimiste

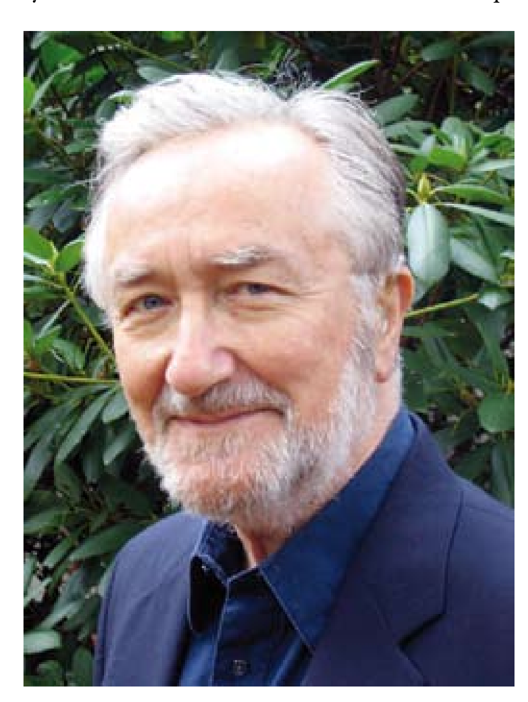
Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes du Japon, il évoque le passé et le futur des relations nippo-américaines.

1931, 1941 et 1951. Ces trois dates ont joué un rôle important dans l'histoire du Japon au XXème siècle. Comment les analysez-vous dans la perspective des relations nippo-américaines ?

John Dower : 1931, c'est bien sûr l'année de l'incident de Mukden fomenté par l'armée japonaise afin de mener l'invasion de la Mandchourie. Cet acte d'agression a été suivi quelques mois plus tard par la création de l'Etat fantoche du Mandchoukouo, la condamnation du Japon par la Société des nations et son retrait de l'organisation internationale. L'empire japonais s'est ensuite rapproché de l'Allemagne nazie avant d'accélérer son expansion dans le nord de la Chine, puis dans le reste du pays à partir de 1937. Au Japon même, l'incident de Mukden a été suivi par la mise sur pied de gouvernements militaires et un renforcement de la répression intérieure. Après la Seconde Guerre mondiale, des historiens japonais ont identifié la période 1931-1945 comme ayant été celle des "quinze années de guerre" (*jûgonen sensô*). En se référant à la situation à l'intérieur de l'archipel, ils ont dit de la même période qu'il s'agissait d'une "vallée sombre" (*kurai tanima*). De son côté, le Tribunal de Tôkyô qui a jugé les criminels de guerre japonais après la guerre, a estimé que cette période était une "conspiration" des dirigeants japonais pour commettre une agression.

Aujourd'hui aucun historien japonais ou occidental ne considère cette théorie de la conspiration comme une hypothèse valable. Les chercheurs s'intéressent plus au contexte global dans lequel le militarisme et l'expansionnisme japonais ont émergé. Par ailleurs, bon nombre d'études anglo-saxonnes portant sur le Japon des années 1920 et 1930 s'intéressent aussi aux contradictions liées à la modernité et comment cette dernière s'est accommodée du militarisme et du fascisme. A un niveau plus politique, 1931 demeure une année clé dans le discours nationaliste chinois actuel. Au Japon, cette date reste importante dans le débat sans fin entre les historiens progressistes qui souhaitent entretenir le souvenir de cette période sombre de l'histoire japonaise et les universitaires néo-nationalistes qui ont tendance à vouloir laver la conscience du Japon des agressions et des atrocités commises. Cependant, pour la plupart des jeunes Japonais, 1931 ne doit pas évoquer grand chose. Et aux Etats-Unis, je pense que personne ne pense à 1931 lorsqu'il s'agit d'évoquer le Japon. Les Américains s'intéressent peu à l'histoire sauf quand on évoque la victimisation ou la gloire de leur pays.

A ce propos, 1941 est précisément une date qui correspond à cela. Si vous demandez à un Américain moyen à quel moment a commencé la Seconde Guerre mondiale, il répondra sans hésitation "1941" et sans doute même en précisant le 7 décembre 1941, l'attaque japonaise contre la base de Pearl Harbor. Cela reste le grand symbole de la victimisation américaine et en même temps celui de la façon dont les Américains sont capables de réagir héroïquement et férocement lorsqu'ils sont agressés. Le souvenir de Pearl Harbor continue d'influencer l'attitude des Etats-Unis face au Japon. Peu importe que les relations bilatérales soient au beau fixe, le Japon restera associé à l'idée de "tricherie" dans la tête des Américains. Au Japon, les ultra-conservateurs ont tendance à affirmer que les Etats-Unis ont poussé leur pays à se lancer dans la guerre en 1941. Mais je pense que la majorité des Japonais, qui manifestent de l'intérêt pour l'histoire, estime que 1941 est synonyme de la stupidité des dirigeants japonais. En ce sens, on dirait que 1941 tend à fonctionner de façon opposée au Japon et aux Etats-Unis. Dans l'archipel, cette date a renforcé le scepticisme de la population à l'égard des militaires tandis qu'aux Etats-Unis, elle constitue la base sur laquelle la sécurité nationale a construit sa légitimité. En d'autres termes, cela signifie que la machine militaire américaine doit toujours être sur les dents.



John Dower, septembre 2011.

Je me demande si 1951 a un sens pour les Américains, à l'exception de ceux qui s'intéressent aux questions de sécurité dans les relations nippo-américaines. Au Japon, cette date a probablement une résonnance plus grande au sein de la population puisqu'on se réfère souvent dans les médias japonais au "Système de San Francisco" (*San Furanshisukotaisei*). On l'évoque pour associer le traité signé à San Francisco en septembre 1951 au terme duquel le Japon regagnait sa souveraineté et l'accord de sécurité bilatéral conclu entre Washington et Tôkyô. C'est à partir de là que se sont construites les relations entre les deux pays. Les Japonais ont regagné leur indépendance en des termes généreux, mais à un coût considérable. Au terme du traité de sécurité bilatéral très inégal, le Japon a accepté le maintien du contrôle néocolonial américain sur Okinawa, la création de bases américaines dans le reste de l'archipel et son réarmement sous les auspices américains. Tôkyô a aussi accepté de participer à la politique d'endiguement de la Chine populaire menée par Washington, pays qui n'avait pas été invité à San Francisco. 1951 marque donc à la fois le moment où le Japon a regagné sa souveraineté et est devenu un Etat client des Etats-Unis. Les Japonais ont plus conscience de cela que les Américains.

L'attaque japonaise contre Pearl Harbor a été un choc pour les Américains. Est-ce que ce fait historique a encore une influence aux Etats-Unis ?

J. D. : Comme je le disais tout à l'heure, Pearl Harbor reste le grand symbole dans le processus de victimisation aux Etats-Unis. Lorsque Al-Qaida a lancé son attaque contre le World Trade Center le 11 septembre 2001, les Américains l'ont immédiatement et unanimement comparée à Pearl Harbor pas seulement dans le sens d'une attaque surprise, mais aussi et surtout dans le sens d'une attaque menée sans raison contre une nation américaine innocente.

Les Japonais ont sûrement été pris de court par cette réaction spontanée du 11 septembre. Nous étions alors 60 ans après Pearl Harbor et 50 ans après la signature du traité de San Francisco qui avait fait du Japon un allié des plus fidèles des Etats-Unis, et pourtant, la première chose à laquelle les Américains se sont référés lors des attentats de New York et Washington, c'est la "perfidie" japonaise. On a même fait le rapprochement entre les kamikazes de la Seconde Guerre mondiale et les terroristes qui ont jeté des avions contre les tours jumelles et le Pentagone.

Il se peut que, dans une ou deux générations, le slogan *"Souvenez-vous de Pearl Harbor"* ne sera plus aussi évocateur qu'aujourd'hui. Mais à l'heure actuelle, cette phrase conserve toute sa force dans la tête des Américains. Elle signifie la nécessité d'être toujours sur ses gardes, de ne faire confiance à personne et de poursuivre une course aux armements sans fin dans le but d'avoir la supériorité militaire sur toutes les autres nations. Le syn-

BIOGRAPHIE

JOHN DOWER est né en 1938. Il est actuellement professeur d'histoire au Massachusetts Institute of Technology. Il est l'auteur de très nombreux ouvrages dont *Embracing Defeat: Japan in the Wake of World War II* [éd. W. W. Norton, inédit en français].

drome de Pearl Harbor reste donc vivace.

Comment a été vécue la défaite de 1945 par les Japonais ?

J. D. : Ce n'est pas une question facile à répondre. J'y ai d'ailleurs consacré un très gros ouvrage. Ce qui m'a intéressé le plus, ce n'est pas la politique d'occupation américaine sur laquelle se sont penchés de nombreux chercheurs. J'ai toujours été fasciné par l'extraordinaire dynamisme et capacité d'adaptation des Japonais à tous les niveaux de la société. Aujourd'hui encore, les Américains sont très fiers de parler de la façon dont ils ont "libéré" le Japon. Un jour que je donnais une conférence sur ce sujet, un Japonais d'un certain âge s'est levé et a dit très simplement que la défaite du Japon *"nous avait libérés de la mort"*. Je pense qu'il est juste de dire qu'en 1945 la plupart des Japonais espéraient que les militaristes soient cohérents avec leur propagande et forcent chaque homme, chaque femme et chaque enfant *"à se battre jusqu'au bout"*.

La défaite a bien entendu été amère. Il n'y a pas un Japonais qui n'ait pas perdu une de ses relations à la guerre. Il était atroce de penser que ces individus étaient morts pour rien ou pour une folle cause. Plus de 60 villes étaient en ruine. Des millions de soldats et de marins étaient hors du territoire. Leurs familles souhaitaient qu'ils rentrent au pays. Voilà pourquoi, après huit années d'une guerre qui a commencé en 1937 en Chine, de sacrifices et de répression, l'opportunité de tout recommencer dans une atmosphère plus démocratique a été vue d'un très bon œil.

Au cours des dernières décennies, des conservateurs et des nationalistes japonais ont remis en cause cette interprétation. Ils ont critiqué la notion de la *"vallée sombre"* développée par des historiens progressistes, en affirmant que les années sombres n'avaient pas commencé en 1931, mais en 1945 lorsque les Japonais ont perdu leur souveraineté, voire leur identité et qu'ils n'ont eu d'autre choix que de passer sous le joug américain. Je ne veux pas sous-estimer la force de persuasion de cet argument dans la mesure où le temps passe et que les années de guerre et d'après-guerre s'éloignent de plus en plus de notre présent. Cela dit, il ne s'agit pas non plus de le surestimer. Ce qui prévaut surtout, aujourd'hui encore, dans l'archipel, c'est que la guerre a été une folie destructrice et qu'il faut être plus que jamais vigilant à l'égard d'une vénération des militaires.

On dit que peu d'Américains pensaient que la démocratie pourrait prendre racine au Japon après la guerre ?

J. D. : De quels Américains parlons-nous ? Certains experts ont affirmé que, pour des raisons culturelles et historiques, les Japonais étaient incapables de démocratie. C'est la position qu'a défendue, par exemple, Joseph Grew qui fut longtemps ambassadeur des Etats-Unis au Japon. Néanmoins, sur le terrain, les choses se sont passées autrement. De nombreuses réformes ont été mises en œuvre avec succès par des Américains, pour la plupart issus des milieux démocrates, qui estimaient que la démocratie est une valeur universelle et que d'affirmer le contraire revient à exprimer des préjugés raciaux ou de classe. Aujourd'hui, même si la démocratie japonaise fonctionne mal comme elle fonctionne mal ailleurs, y compris aux Etats-Unis, cette démocratie existe toujours.



Magazine de bandes dessinées sorti en 1942 pour entretenir le souvenir de l'attaque contre Pearl Harbor.

Le Japon a recouvré sa souveraineté en 1951. Est-ce que cela a été une décision facile pour les Américains dix ans après Pearl Harbor ?

J. D. : Oui. En 1951, Pearl Harbor était un sujet qui importait peu dans les cercles de décision politique aux Etats-Unis. Ce qui importait, c'était de construire un rempart devant le communisme en général et le nouvel ennemi asiatique : la Chine. Il avait été entendu qu'Okinawa resterait sous contrôle américain et les Etats-Unis disposeraient de nombreuses bases dans le reste du pays.

Néanmoins, *"faire confiance"* aux Japonais n'a pas été chose aisée pour les décisionnaires américains. L'accord de sécurité nippo-américain signé à San Francisco était une arme à double tranchant pour les Japonais. D'un côté, ils les faisaient participer à la politique de guerre froide menée contre la Chine et l'Union soviétique. Mais de l'autre, il donnait aux Américains la possibilité de contrôler le secteur militaire japonais. Et cela est encore vrai de nos jours.

Au Japon, les relations nippo-américaines sont plutôt bien perçues au niveau gouvernemental. En revanche, dans l'opinion publique, elles ont été et sont encore l'objet de vives critiques. Comment les voyez-vous évoluer ?

J. D. : Voilà une question d'envergure et il n'y a pas de réponse simple à lui donner. Les relations de sécurité entre les Etats-Unis et le Japon ont contribué à empêcher Tôkyô de se rapprocher de la Chine populaire pendant plus de 20 ans. Le Japon était lié à la politique d'endiguement décrétée par Washington à l'égard de Pékin. Rappelons que le Japon et la Chine populaire n'ont signé leur traité de paix et d'amitié qu'en octobre 1978, six ans après la visite de Nixon sur le sol chinois. Pendant les années 1970 et 1980, pendant ce qu'on a appelé le miracle économique japonais, l'archipel aurait pu s'engager dans une forme de nationalisme économique. Mais il ne s'est jamais libéré de l'étreinte américaine et s'est montré incapable de définir lui-même une politique d'influence en Asie. Cela pèse sur une partie de la classe politique japonaise. Les Japonais aiment jouer avec les mots et les définitions. L'un des termes avec lequel ils ont beaucoup joué est celui d'"après-guerre". Quand "l'après-guerre" s'est-il terminé au Japon ? Est-il encore d'actualité ? Autant de questions qui ont du mal à trouver de réponses à un moment où le pays connaît de nombreuses difficultés. L'économie japonaise semble figée. Il n'y a aucune vision politique ou économique. Le capitalisme est en crise un peu partout. Et la Chine est en train de s'imposer comme une véritable puissance globale, ce que le Japon de l'après-guerre aurait rêvé d'être.

Personne n'est en mesure de dire comment tout cela va évoluer. A mes yeux, cependant, la démocratie japonaise même si elle bat de l'aile est bien plus brillante par rapport à l'autoritarisme qui règne en Chine. Le sentiment pacifiste qui s'est profondément enraciné dans le pays depuis la défaite de 1945 est à mon sens admirable. Les Japonais ont fait preuve de résilience face à l'adversité liée à la défaite. Ils ont également montré leur capacité à trouver des solutions pragmatiques aux situations les plus diverses. Il y a aussi plus d'égalité économique au Japon qu'aux Etats-Unis et même en Chine. Les bonnes relations entre les Etats-Unis et le Japon existent au-delà même des cercles gouvernementaux à des niveaux complexes et intimes que l'on n'aurait pas pu imaginer en 1945. C'est quelque chose qu'il faut préserver.

En revanche, l'indépendance subordonnée n'est pas à conserver. C'est à peu près inévitable pour toute nation qui entre dans l'orbite militaire des Etats-Unis, mais dans le cas du Japon, cela a atteint un point où cela a pu poser une crise d'identité. Le Parti démocrate du Japon (PDJ) qui a gagné les élections en 2009 après 50 années de pouvoir détenu par le Parti libéral-démocrate (PLD) a évoqué cette question dans son programme politique, mais il n'a pas réussi à appliquer quoi que ce soit pour en sortir.

Aujourd'hui, la question de l'identité nationale qui s'est posée au cours des dernières décennies a été supplantée par les énormes défis liés au séisme du 11 mars et à l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima Dai-ichi. L'espoir, c'est que cela amènera les autorités et l'ensemble des Japonais, en particulier les jeunes, à penser concrètement à l'avenir de leur pays et à la façon de mobiliser au mieux les ressources humaines pour y parvenir. Ils ont déjà réussi à le faire par le passé en répondant de façon créative et impressionnante à la défaite de 1945. Je pense qu'ils sont capables de rééditer le même exploit. Mais ce sera difficile et le résultat n'est pas certain.

Propos recueillis par O. N.

EXPOSITION Kusama Yayoi s'offre Beaubourg

Est-il encore besoin de présenter cette illustre artiste qu'est Kusama Yayoi ? Depuis le mois d'octobre, le Centre Pompidou présente une rétrospective de son travail, accompagnée de ses derniers tableaux. Nous pouvons donc y redécouvrir ses œuvres monochromes, ses grands formats et ses sculptures sur textile, ses fleurs géantes et ses mises en scène. Eu égard à ses dernières créations,



on peut encore et toujours admirer le flux continu, spontané et rapide qui continue de la guider dans la conception de tableaux toujours plus bigarrés. Jamais la couleur ne la quitte mais domine plutôt chacun de ses ouvrages.
Nous vous invitons donc fortement à revisiter l'univers de cette artiste dans cette exposition qui va de sa jeune époque japonaise des années 1950, en passant par la période new yorkaise de 1958 à 1973 avant de revenir dans son pays natal à Tôkyô. Trois temps et courants qui ont littéralement inspiré les grands cycles artistique et la vie de Kusama Yayoi.
Jusqu'au 9 janvier 2012 au Centre Pompidou.

ÉVÉNEMENT La Nikkatsu à la Cinémathèque française

Décidément et on ne s'en plaindra pas, la Cinémathèque française s'intéresse beaucoup au cinéma japonais ces temps-ci. Après le cycle consacré aux productions documentaires Siglo en novembre, c'est au tour de la Nikkatsu d'être mise à l'honneur. L'honorable studio célèbrera en 2012 son centenaire. Il était donc normal que la Cinémathèque lui rende hommage, en projetant 37 films qui illustrent l'évolution de cette entreprise dont on connaît surtout le "*roman porno*". Ce genre surfant sur la violence et l'érotisme sera évidemment bien représenté dans cette rétrospective. Mais on y retrouvera aussi quelques grands noms et grands films comme *Cochons et cuirassés* d'Imamura Shôhei ou encore *Le Vagabond de Tokyo* de Suzuki Seijun. De belles soirées en perspective pour les amoureux du cinéma nippon.
Du 7 décembre 2011 au 20 janvier 2012
www.cinematheque.fr

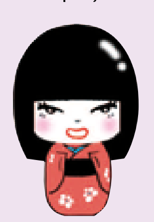
CINÉ-CLUB *Il était un père* d'Ozu à La Pagode

Œuvre méconnue du réalisateur du fameux *Voyage à Tôkyô, Il était un père (Chichi ariki)* est un film fort tourné en 1942 dans lequel on retrouve un de ses sujets privilégiés : les rapports familiaux. Un long métrage à (re)découvrir le 10 décembre à 11h. La projection sera suivie d'une discussion avec Ôshima Hiroko, socio-linguiste. Une dégustation de *takoyaki* est aussi programmée.
57 bis, rue de Babylone 75007 Paris
www.rendezvousaveclejapon.fr

HUMEUR par Koga Ritsuko

Être ou ne pas être une vraie Parisienne

Comme je l'ai écrit dans le numéro précédent, je rêvais d'avoir une voiture automatique en France. Et ... mon mari l'a fait ! Je vais bientôt conduire comme un poisson dans l'eau, ou plutôt comme une Parisienne au volant ! Devenir Parisienne, c'est un objectif fondamental qui me faisait rêver. La Parisienne est chic, élégante, artistique, intellectuelle et indépendante. C'était l'image que j'en avais au Japon. Mes amis japonais m'avaient surnommée "La Parisienne !" après un séjour de 3 ans en France dans les années 90. Mais je n'étais pas encore à la hauteur, je le savais. Quelques années plus tard lorsque je me suis réinstallée à Paris et que j'ai revu mes anciens amis parisiens, j'étais très heureuse de les entendre dire *"Alors ? Tu es maintenant Parisienne ?"*. J'ai senti qu'il y avait une porte qui s'ouvrait devant moi. Je profitais pleinement de ma nouvelle vie parisienne en traversant tous les jours cette ville pour les rejoindre. Je devais aussi assurer mon entrée à l'université et faire des petits boulots. Tout cela me prenait mon temps libre. Lorsque j'ai revu mes amis au bout de 6 mois, ils m'ont dit *"Alors ? Tu es devenue une vraie Parisienne ?"*. J'étais assez fière de sentir qu'un certain niveau de "parisianité". Depuis que je travaille en tant que salariée, je n'ai plus le courage de sortir et ça m'arrive de ne pas voir ces amis pendant plus d'un an. Mon excuse est toujours que *"le temps passe trop vite"*. Quelle honte ! *"C'est la vie des Parisiens"*, m'assurent-ils. Je crois que j'ai bien compris l'autre sens de "Parisienne".... à un niveau très élevé. Cependant je ne peux pas encore confirmer l'obtention de mon diplôme de Parisienne, car je passe mon temps au travail en y sacrifiant ma vie privée... En ce sens, je suis sans doute encore une vraie Japonaise. En 2012, pour devenir une véritable parisienne, je me promets de quitter le bureau à l'heure ! Quoi qu'il arrive ! Et pour commencer, je vais quitter Paris ce Noël (en voiture automatique, bien entendu !).







La littérature japonaise à l'honneur, 30 auteurs invités

En mars 2012, le Salon du livre, le Centre national du livre, l'Institut français et le Japon proposent de partir à la découverte des lettres japonaises. Exotiques pour les uns, déroutantes pour les autres, elles profiteront du coup de projecteur du Salon du livre pour se présenter dans toute leur diversité. Au total, une trentaine de romanciers, auteurs de polars, de livres jeunesse, poètes et mangakas viendront à la rencontre du public français. La composition détaillée de la délégation sera communiquée courant décembre sur wwww.salondulivreparis.com

La culture manga

Le Salon du livre 2012 souhaite mettre en valeur ce genre littéraire nippon hérité des estampes traditionnelles (ukiyo-e) qui s'exporte désormais dans le monde entier comme l'un des symboles forts de la culture japonaise. De nombreux événements seront organisés à l'intérieur d'une zone manga dédiée : stands d'éditeurs, rencontres avec des mangakas venus spécialement du Japon, débats sur les particularités de ce genre et sur les différentes étapes de sa production. Enfin, des défilés de « cosplays » seront organisés en guise de clin d'oeil à cette culture populaire.



Et aussi

Moscou, ville invitée

Après Buenos Aires en 2011, la ville de Moscou est l'invitée spéciale du Salon du livre 2012. Avec le soutien de l'Institut français.

Du livre au film

Avec une grande rencontre chaque jour, la thématique « Du livre au film » renforcera encore davantage les liens existant entre le monde du livre et celui de l'image, en apportant un éclairage sur l'adaptation à l'écran d'œuvres littéraires tous genres confondus (romans, polars, BD, etc.).

Le livre dans la cité

Quel est le rôle du livre et de la lecture dans la ville ? Qui l'écrit, qui le conçoit, qui le lit ? Quelle fonction occupe-t-il de l'école à l'université ? Au travail ? Les visiteurs auront l'occasion de débattre sur le sujet avec des essayistes, des sociologues, des philosophes, des éditeurs, des auteurs ou des hommes politiques.

Un salon du



Organisé par



www.salondulivreparis.com

CINÉMA Les Miyazaki, une affaire de famille

Le 11 janvier 2012 sortira *La Colline aux coquelicots,* deuxième film de MIYAZAKI Gorô sur un scénario de son père Hayao.



Studios Ghibli

Umi et Shun sont les deux principaux protagonistes du deuxième film réalisé par MIYAZAKI Gorô.

Entre votre premier film *Les Contes de Terremer* et *La Colline aux coquelicots,* cinq années ont passé. Pourquoi avoir attendu si longtemps pour réaliser votre second long métrage ?

MIYAZAKI Gorô : Cinq ans. C'est vrai que ça fait long *(rires)*. Cela dit, j'ai beaucoup hésité à me lancer dans un second long métrage. Après *Les Contes de Terremer,* je suis retourné travailler au Musée Ghibli pour m'y cacher.

Pourquoi vous cachiez-vous ?

M. G. : En fait, je me cachais au musée pour éviter mon producteur SUZUKI Toshio. Si j'étais resté aux studios, je suis sûr qu'il m'aurait harcelé pour que je me lance dans un deuxième film. En tant que réalisateur, je pense que c'est plus angoissant de faire un deuxième film que de réaliser le premier. Un deuxième long métrage vient confirmer le désir de se lancer vraiment dans la carrière de metteur en scène. Cela signifie que l'on continuera à faire des films et surtout que l'on jugera plus sévèrement votre travail. Tout cela était de nature à me faire hésiter. J'appréhendais vraiment le moment où l'on me demanderait de diriger un nouveau film.

Comment s'est monté le projet *La Colline aux coquelicots* ?

M. G. : Après la sortie de *Ponyo sur la falaise* (2008), mon père, MIYAZAKI Hayao, a décidé que les studios Ghibli produiraient en trois ans deux films confiés à de jeunes réalisateurs. Il a dit qu'il apporterait les projets. Il y a d'abord eu *Arrietty, le petit monde des chapardeurs* (2010), puis *La Colline aux coquelicots*.

Quelle a été votre réaction lorsque votre père vous a soumis le projet ?

M. G. : Je connaissais le manga dont a été tiré le film. Je l'avais lu lorsque j'étais enfant. Aussi quand on m'a parlé du projet, je me suis souvenu de cette lecture et aussi de l'envie de faire quelque chose de ce manga. Depuis longtemps, mon père s'intéressait à cette histoire. C'était assez émouvant, car je me suis aussi rappelé des discussions qu'il avait eues, il y a une trentaine d'années, avec ses amis sur la possibilité ou non d'adapter au cinéma un *shôjo*, un manga pour jeunes filles. Ça m'a donc touché d'apprendre son souhait de me confier ce projet qui lui tenait tant à cœur.

Vous êtes né en 1967 et le film se passe en 1963 à une époque que nous n'avez pas connue. Comment vous êtes-vous préparé ? Est-ce que votre père vous a aidé notamment au niveau des décors ?

M. G. : Mon père m'a donné des idées pour rendre réaliste cette époque. Pour ça, il m'a donné des clés. Par exemple, il m'a rappelé qu'à l'époque il y avait encore beaucoup de pins dans le paysage, que les routes n'étaient pas forcément toutes goudronnées et que la frontière entre l'univers de la rue et le reste était bien plus floue qu'aujourd'hui avec nos trottoirs bien définis. Il m'a aussi apporté des conseils sur des détails comme la nourriture ou encore le décor intérieur. Cela dit, je ne voulais pas tomber dans une expression désuète de cette époque ou donner une couleur sépia au film même s'il se déroulait il y a près de 50 ans. Mon père m'a d'ailleurs dit qu'un film qui se déroule à une époque passée rapporte des événements qui, eux, se déroulent dans le présent de cette époque. Et le

A VOIR

LA COLLINE AUX COQUELICOTS de MIYAZAKI Gorô. D'après le manga signé SAYAMA Tetsurô et TAKAHASHI Chizuru. Scénario de MIYAZAKI Hayao et NIWA Keiko. Musique de TAKEBE Satoshi. Sortie le 11 janvier 2012.

présent est toujours beau. Je crois que c'est ce qui donne le charme et l'intérêt de ce film qui ne se contente pas de montrer le passé.

Est-ce que ce film s'inscrit dans cette mode que l'on connaît actuellement au Japon et qui concerne la nostalgie des années 1960 ?

M. G. : Non, car mon objectif n'était pas de faire un film nostalgique. Je n'ai pas cherché à réaliser un film qui sublime cette époque parce qu'en fait je n'ai guère de sympathie pour la génération des années 1960.

Le thème de la guerre est assez présent dans votre film.

M.G. : Je pense que l'année 1963, moment où se déroule l'histoire, est une charnière entre deux moments de l'histoire du Japon. Avant 1963, c'était la période de l'après-guerre, celle de la reconstruction du Japon. Après 1963, c'est la période qui marque l'entrée du pays dans une croissance économique très forte. A partir de cette époque, pour les Japonais, tout se gère en fonction de l'argent. C'est pourquoi j'ai choisi de situer l'histoire en 1963, car je ne voulais pas avoir à raconter quelque chose qui soit corrompu par l'argent. Par conséquent, il est normal que la mémoire de la guerre soit omniprésente dans le film, car c'était un sujet encore très présent dans les conversations et dans le quotidien des Japonais de 1963. Ils avaient été victimes de la guerre. Il est donc naturel que ce sujet ait une influence sur la vie des adolescents. C'était inévitable.



A noter que les éditions Glénat sortent dans leur collection P'tit Glénat l'album très illustré du film (17,90€).

Concernant les personnages, notamment celui d'Umi, je me demandais si vous vous étiez inspiré des vedettes féminines du cinéma des années 1950-1960 comme YOSHINAGA Sayuri par exemple.

M. G. : Effectivement. J'ai vu beaucoup de films de cette époque, en particulier ceux produits par la Nikkatsu qui s'était spécialisée dans ce qu'on appelait les films pour la jeunesse (*seishun eiga*). D'une certaine façon, j'ai voulu recréer le charme de ces films dans *La Colline aux coquelicots*. C'est sans doute pour cela que le personnage d'Umi vous a rappelé une actrice comme YOSHINAGA Sayuri.

En revanche, l'autre personnage principal, Shun, donne moins l'impression d'être sorti de ces fameux *seishun eiga*.

M. G. : C'est vrai peut-être parce que Shun est davantage le reflet de ma propre personne (*rires*). Les garçons de cet âge sont souvent maladroits vis-à-vis des filles ou même à l'égard de la société en général. Même s'ils sont passionnés, ils ont souvent bien du mal à exprimer leur passion. C'est peut-être tout cela qui s'est traduit dans le personnage de Shun.

C'est en cela qu'il vous ressemble ?

M. G. : C'est bien possible (*rires*). D'ailleurs, quand mon père a vu le film pour la première fois, il m'a dit que le Shun qu'il avait imaginé dans le scénario original n'était pas aussi maladroit que celui qu'il venait de découvrir. Et il a ajouté : *"Ça, c'est du Gorô tout craché !"*.

PROPOS RECUEILLIS PAR GABRIEL BERNARD

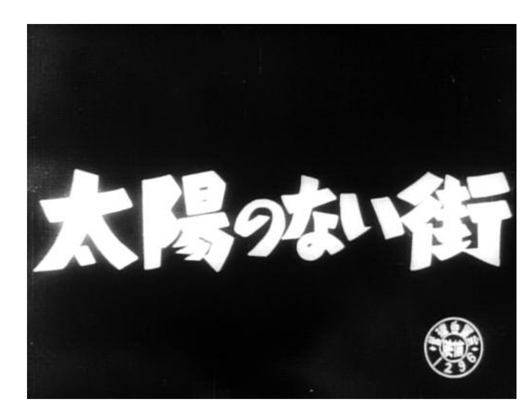
La Colline aux coquelicots : optimisme à tous les étages

Bien que MIYAZAKI Gorô s'en défende, son dernier film appartient tout de même à cette vague de productions qui décrivent avec plus ou moins de justesse les années 1960 dans l'archipel. Depuis un peu moins d'une décennie, les Japonais plébiscitent les films qui leur rappellent cette époque révolue où le Japon à peine sorti de la guerre s'était lancé dans sa reconstruction avec un certain entrain. En témoigne le succès de la série *Always, san chôme no yûhi* [Always, soleil couchant sur le quartier de san chôme] dont le troisième volet, qui se déroule en 1964 au moment des Jeux olympiques de Tôkyô, sortira sur les écrans japonais en 2012. Les Jeux olympiques sont très présents au travers des slogans ou d'affiches dans le film de MIYAZAKI qui décrit une époque pleine d'espoir et de rêves. Deux éléments qui font, semble-t-il, défaut au Japon en ce début de XXIème. Il y a l'espoir d'un amour entre Umi et Shun, même si leur histoire s'annonce au départ compliquée. Il y a le rêve des lycéens de sauver leur foyer en bien mauvais état et voué à la destruction. Il y a l'espérance de lendemains qui chantent pour un pays qui ne rechigne pas à l'effort. MIYAZAKI joue parfaitement avec ces deux éléments tout au long du film de telle manière qu'on ressort ragaillardi après la projection. Le jeune réalisateur est un générateur d'ondes positives qui amènent le spectateur à voir le monde avec un peu plus d'optimisme. Dans le Japon de l'après 11 mars, c'est d'autant plus indispensable que bon nombre de Japonais comparent les événements du printemps 2011 au choc subi après la défaite de 1945. Au lendemain du conflit, le cinéma avait joué un rôle important dans la création et l'entretien d'une forme d'optimisme dans le pays. Parmi les productions phares de l'époque, on peut citer *Aoi sanmyaku* [Les Montagnes vertes, 1949] d'IMAI Tadashi dont la chanson du générique disait *"Adieu vieille veste, adieu rêves tristes, nous nous tournons vers les nuages roses et les montagnes vertes"*. A sa façon, MIYAZAKI Gorô renoue avec ce genre de film qui donne la pêche au public quel que soit son âge. Chacun peut en effet y trouver sa part de rêve. Merci Gorô-san. **G. B.**

LITTÉRATURE Le poids des mots

Après avoir publié *Le Bateau-usine*, les Editions Yago redonnent sa chance à un roman moins connu : *Le Quartier sans soleil.*

Le soleil joue à cache-cache entre les deux collines de telle sorte que jamais la lumière ne pénètre dans la vallée. Vraiment ce "quartier dans la vallée" peut s'appeler "le quartier sans soleil"», peut-on lire dans les premières pages de *Quartier sans soleil* signé TOKUNAGA Sunao et publié par les éditions Yago. Réédité, serait le terme le plus approprié puisque ce roman a déjà connu deux publications en France aux Editions Rieder en 1929 et aux Editions Sociales Internationales en 1933 à une période où la mobilisation sociale était forte dans notre pays. Les lecteurs français pouvaient ainsi se rendre compte des difficultés auxquelles étaient confrontés les ouvriers japonais dans leur travail, mais aussi dans leur quotidien. A l'époque, il n'y avait ni Internet ni la télévision pour relayer les mouvements sociaux et favoriser une prise de conscience collective. La littérature était un des moyens les plus efficaces pour toucher le cœur des gens. Aujourd'hui, quelques tweets, des photos publiées sur Facebook et des slogans bien sentis permettent à des mouvements comme Occupy de s'étendre de New York à Tôkyô, en l'espace de quelques heures. En 1929, les phrases dépassaient les 140 caractères imposés par Twitter et elles évoquaient avec force la dure réalité. *"Depuis que le hurlement de la sirène de l'usine ne retentissait plus jusqu'au fond de chaque baraque, il semblait que toute vie eût abandonné le quartier au fond de la vallée"*, souligne TOKUNAGA Sunao pour rappeler la lutte acharnée que les ouvriers de Daidô mènent contre des patrons avides et manipulateurs. Publié sous forme de feuilleton en 1929 dans la revue *Senki* [L'Etendard] de la Fédération des artistes prolétariens japonais, *Le Quartier sans soleil* s'inscrit dans ce courant de la littérature prolétarienne dont une des œuvres les plus connues est *Le Bateau-usine* (*Kanikôsen*) de KOBAYASHI Takiji également paru en France aux Editions Yago. A la différence du roman de KOBAYASHI, celui de TOKUNAGA n'a pas connu un nouveau succès d'estime dans le Japon des années 2000. En effet, *Le Bateau-usine* a bénéficié, il y a trois ans, dans l'archipel d'un engouement extraordinaire, notamment chez les jeunes qui devaient alors affronter une réalité sociale de plus en plus dure. Illustration de cette popularité, un remake de l'adaptation cinématographique de 1953 a bénéficié d'un très gros budget pour sa réalisation confiée en 2009 à Sabu. *Le Quartier sans soleil* n'a pas connu le même retour en grâce. Lui aussi adapté au cinéma en 1953 par YAMAMOTO Satsuo, le roman n'a pas séduit les producteurs peu enclins à prendre des risques. Les lecteurs n'ont peut-être pas été séduits parce que l'auteur n'a pas eu le même destin tragique que celui du *Bateau-usine*. Il n'est pas mort sous la torture policière en 1933 comme KOBAYASHI, il n'est pas devenu le héros que les jeunes Japonais des années 2000 recherchent. Il est décédé en 1958 d'un banal cancer. Il n'empêche que *Le Quartier sans soleil* est une œuvre d'une très grande qualité littéraire et historique. *"Quand seuls rouleront sur l'asphalte sans poussière les derniers modèles de Citroën, de Buick et de Nash, quand les mains aux ongles vernis feuilleteront délicatement des carnets de chèques, quand des élégantes, vêtues de robes excentriques, danseront sur les parquets cirés, quand les tissus légers et chers seront garnis de bijoux plus chers encore, alors seulement la ville apparaîtra dans toute sa splendeur. C'est pour cela que la civilisation capitaliste existe, avec ses théories et ses lois."* En quelques lignes, TOKUNAGA Sunao a parfaitement saisi la cruelle réalité de notre monde. **G. B.**







Extraits de Quartier sans soleil de YAMAMOTO Satsuo (1953)

Shinsei Eiga



RÉFÉRENCE

LE QUARTIER SANS SOLEIL de TOKUNAGA Sunao, trad. par S. Ôno et F-A Orel, Editions Yago, 19€. www.editions-yago.com

LANGUE Écriture : des kanji plein la vue

Avec ses innombrables caractères adoptés du chinois, le système d'écriture du japonais met nos yeux à rude épreuve.

Quand on a fait le choix, le bon, de se lancer dans une étude du japonais sans faire l'impasse de l'écrit, sans flancher sous la peur de cette montagne d'idéogrammes qui en décourage plus d'un, alors on s'engage à solliciter ses yeux comme jamais dans une démarche de longue haleine, un parcours d'endurance et de persévérance où le seul vrai travail dont il est question, un travail de mémorisation, repose en premier lieu sur l'activité de nos précieuses prunelles.

Car n'importe quel élève de première année en japonais en a fait l'expérience : la mémorisation des *kanji* passe par une assiduité visuelle au travail qui fatigue, voire use, nos délicates pupilles. Chaque nouveau caractère à étudier oblige à une dissection dans le détail. On commence par compter les traits, en se reprenant plusieurs fois car encore novice et pas toujours capable de savoir où commence et finit un trait. Pas plus expert en matière de clefs, on s'aventure dans le tableau de l'une d'elles que l'on croit avoir eu raison d'isoler comme telle, en vain parce que ce n'est pas la bonne ou plus radicalement parce que ça n'en est pas une. Parvenu enfin au bon tableau, il s'agit ensuite de déterminer le nombre de traits de la partie restante du *kanji*, ses autres composants. On voit trouble. Les yeux s'épuisent. Le nouveau mot d'ordre de Pipo doit-il buter sur cette fatalité : les lignes de la réalité de l'écriture nippone sont insaisissables ?...

Heureusement, on n'est pas seul dans la bataille. Avec un bon équipement, l'apprentissage des *kanji* devient vite un vrai plaisir, celui, comme dans la découverte de vocabulaire, où l'esprit s'empare de nouveaux horizons pour mieux développer sa pensée. Depuis 2010, le nombre de caractères officiels est de 2141, le Ministère de la Culture japonais ayant ajouté 196 *kanji* aux 1945 de la liste jusqu'alors en vigueur.

En France, les adeptes du numérique ont été les premiers encouragés à actualiser leurs sources grâce notamment à des applications pour smartphone telles que *AsahiKanji*. Développé pour l'iPhone, ce programme propose en français pour 2,39€ une aide plutôt efficace à la révision et à la mémorisation des *kanji*, avec pour les prétendants au JLPT, le fameux test d'aptitude en japonais, la possibilité appréciable de pouvoir travailler par niveau. Pour le tracé, il faudra toutefois passer par une autre application, comme par exemple *ShinKanji* qui, outre un apprentissage de l'ordre des traits renforcé par les animations, permet de retrouver facilement un *kanji* grâce à sa fonction de reconnaissance d'écriture.

Pour ce qui est des supports papier, les années passent et les valeurs sûres restent. Avec sa 5ème et nouvelle édition, *Kanji & Kana*, publié par la Librairie J. Maisonneuve depuis 25 ans avec un succès jamais démenti, propose un contenu complété des 196 nouveaux caractères et s'affiche encore aujourd'hui comme le compagnon d'étude idéal pour les débutants comme pour l'étudiant plus avancé. La grande majorité des questions que génère la découverte de toute la richesse du système d'écriture nippon trouvent dans ce manuel leur réponse. Et puisque nos yeux sont si délicats et qu'on en fait généralement peu de cas car quand on aime on ne compte pas, soulignons ce point pour le moins estimable : chaque *kanji* est imprimé en gros, selon une calligraphie certes tout à fait classique, voire académique, mais dont les lignes et les courbes sont un réel plaisir pour l'œil.

PIERRE FERRAGUT

PRATIQUE

LE MOT DU MOIS

目 (me) : œil

日本にいる限り、どこへ行っても漢字が目に入ってくる。

Nihon ni iru kagiri, doko e itte mo kanji ga me ni haitte kuru.

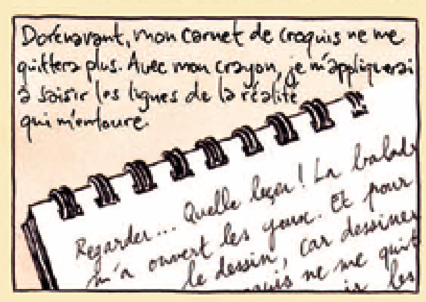
Tant que l'on est au Japon, on voit des kanji où que l'on aille.

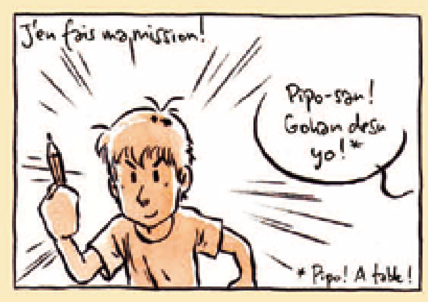
PIPO AU JAPON

regarder









La solidarité avec le Tôhoku passe aussi par la cuisine

Patrick Duval, amoureux du Japon et de sa cuisine, publie depuis plusieurs années *Wasabi*, un magazine qui met en valeur le goût japonais. Il dirige également une école de cuisine où l'on apprend à maîtriser l'art culinaire nippon. Profondément touché par les événements tragiques qui ont frappé le nord-est de l'archipel le 11 mars dernier, il a réfléchi à une idée originale pour venir en aide aux sinistrés du séisme et du tsunami. Celle-ci est désormais disponible sous la forme d'un ouvrage coédité avec les éditions Théma Press et intitulé *Sushi Solidaire*. Il s'agit d'un livre de recettes pas comme les autres puisque 30 grands chefs français ont accepté de créer un sushi ou un maki original facile à réaliser chez soi. Thierry Marx, Alain Passard, Pierre Gagnaire ou encore Eric Coisel, pour ne citer que ceux-là, ont fait preuve de créativité dans leur manière d'aborder cette spécialité nippone. Le résultat est étonnant et séduisant comme le maki aux fraises et au chèvre frais créé par Laurence Salomon. Il ne vous reste plus qu'à vous montrer solidaire en acquérant cet ouvrage dont les bénéfices seront reversés à des associations d'aide aux sinistrés.



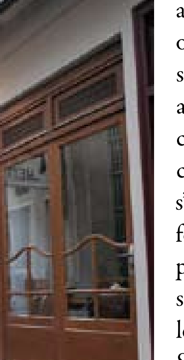
Sushi solidaire, éd. Wasabi - Théma Press, 25 €.
En vente sur : www.wasabi.fr

RESTAURANT Yen, la valeur montante du Japon à Paris

Autour des *soba*, dont il est le véritable représentant à Paris, le restaurant propose une cuisine des plus appétissantes.

En japonais, *en* ou *yen*, signifie le cercle. Voilà un terme qui sied bien à ce restaurant tout en rondeur où l'amateur de cuisine japonaise se sentira forcément à son aise. La rondeur n'est pas à chercher dans le décor plutôt minimaliste qui correspond à l'image que l'on peut se faire du design japonais le plus épuré. La rondeur se trouve dans une cuisine raffinée et goûteuse dont on ne se lasse pas. Sous la houlette de NAGAYA Yorito qui officie en cuisine, le restaurant Yen propose en effet des plats d'une très grande qualité dont les saveurs ne peuvent pas laisser indifférent même le plus exigeant des clients. A l'origine, Yen n'était qu'un restaurant de *soba*, nouilles fraîches de sarasin, dont la texture parfaite et la qualité des farines utilisées procurent un moment intense de plaisir dans la bouche. Si l'on se promène en fin de matinée rue Saint-Benoît, on peut apercevoir M. Sakurai, le patron de Yen, travailler avec dextérité et finesse la pâte qui donnera ces délicieuses nouilles qui clôturent souvent le repas. Au fil du temps, tout en conservant cette spécialité culinaire, Yen a pris de la hauteur pour s'ouvrir à une cuisine plus sophistiquée dont le contraste avec la simplicité des *soba* met justement ces dernières en valeur dans les menus concoctés par le chef NAGAYA. Arrivé en France en 2008, celui-ci est originaire de la préfecture de Gifu au cœur du Japon, région dont la gastronomie est particulièrement réputée dans l'archipel. Après plusieurs années passées derrière les fourneaux de grands noms de la cuisine nippone, il a choisi de venir en France pour faire partager sa passion pour les bonnes choses et travailler dans un environnement culturel différent afin de mieux mettre en valeur son propre travail. Il rêve un jour de pouvoir posséder son propre établissement. En attendant, il enchante la clientèle nombreuse qui vient chaque jour se délecter d'une cuisine inventive et savoureuse. On se régale de ses tempura légères, ses mijotés dont le fameux mijoté de porc au pamplemousse et épinards sans oublier ses makis aux soba. Quand on se met à lire attentivement la carte, on aimerait que son estomac ait la capacité à absorber tous les plats qui y sont consignés. Mais il faut choisir. Si l'on s'y rend pour la première fois, il est préférable de choisir l'un des menus qui permettent de découvrir la palette des saveurs qui fait de Yen l'une des meilleures tables japonaises de la capitale. Si l'on ajoute que le service est à la hauteur des plats servis, on comprend pourquoi il est pris d'assaut malgré des prix assez élevés. En japonais, l'idéogramme du cercle est aussi celui utilisé pour désigner la monnaie japonaise. Et en ce moment, la devise nippone est à son plus haut comme la cuisine de NAGAYA Yorito. Menu à partir de 38,50€ le midi et 58€ le soir.

GABRIEL BERNARD



Gabriel Bernard

PRATIQUE

S'Y RENDRE 22, rue Saint-Benoit 75006 Paris. Tél. 01 45 44 11 18 - 12h-14h et 19h30-22h30. Fermé le dimanche.

LA RECETTE DE YORITO, chef de Yen

Fondue de porc
(Buta nabe)

L'hiver est là. Dans les nombreuses régions montagneuses où les températures peuvent descendre très bas, on a pris l'habitude depuis très longtemps de s'installer pour le repas autour du *nabe*, de la marmite. Dans ce récipient, on a pris l'habitude d'y préparer un bouillon auquel on a ajouté selon le terroir et les disponibilités de la viande, des légumes ou des champignons. On a pris l'habitude de laisser mijoter le tout pour que les saveurs se mélangent et que les odeurs embaument la maison. Dans le nord-est de l'archipel, dans le centre du pays, le *nabe* appartient à la tradition culinaire et on n'imagine pas un hiver sans que l'on sorte l'ustensile. Les nombreux habitants originaires de ces régions qui sont venus grossir les populations des grandes villes au moment de l'industrialisation de l'archipel ont amené avec eux le *nabe* synonyme également de convivialité. De nombreux restaurants proposent des *nabe*, mais c'est en famille ou entre amis qu'ils se savourent le mieux. Chacun mange ce qu'il veut à son rythme, tout en discutant et en s'amusant. On peut créer toutes sortes de *nabe*, même si le *kamo nabe* au canard est particulièrement savoureux.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)


Gabriel Bernard

250 cl d'eau
20 cl de saké

350 g de miso rouge

800 g de viande porc en fines tranches (avec un peu d'os)
1/4 de chou chinois ou de chou blanc
des champignons (shiitake ou pleurottes)
2 patates taro
2 carottes
2 poireaux
des épinards ou du cresson

PRÉPARATION

1 - Mélanger l'eau et le saké. Mettre sur feu doux. **2** - Ajouter la viande de porc. Le bouillon va un peu réduire, en s'évaporant. **3** - Ajouter le miso et remuer avec une cuillère. **4** - Ajouter le chou, les champignons, les patates taro, les carottes et les deux poireaux coupés en petits tronçons. **4** - Laisser mijoter quelques minutes. **5** - Ajouter les épinards ou le cresson pour donner une belle couleur verte à l'ensemble. **6** - Une fois que les saveurs commencent à envahir la cuisine, éteindre le feu. **7** - Servir sur un petit réchaud à gaz pour que le *nabe* continue de mijoter tout au long du repas.

Suggestion : Pour un repas sans reste, ajouter à la fin le reste de riz et mélanger le tout. Verser deux ou trois œufs battus sur le dessus et couvrir quelques minutes.


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le port de conteneurs Ôi offre un spectatcle haut en couleurs.

DÉCOUVERTE Le côté pile de la capitale

Une croisière dans la baie de Tôkyô, ça vous tente ? Une excellente façon de voir la ville autrement.

Lorsqu'on évoque le nom de Tôkyô, on pense immédiatement à tous ces quartiers qui donnent à la capitale japonaise son attrait. Qui n'a pas rêvé d'aller arpenter les rues de Ginza ou de Shibuya pour découvrir les dernières tendances vestimentaires ? Qui n'a jamais été tenté de se promener à Akihabara pour s'immerger dans la culture pop japonaise ? Qui enfin n'a pas imaginé de partir à la découverte d'Asakusa ou de Shinjuku pour passer quelques bons moments dans l'un des nombreux lieux de détente que ces deux quartiers proposent ? Si tous ces endroits restent très achalandés et continuent à attirer des nombreux touristes japonais et étrangers, il en existe d'autres qui attisent la curiosité d'un nombre croissant de Japonais et de Tokyoïtes. Ces derniers souhaitent en effet voir la capitale autrement et répondent présents aux initiatives lancées par des amoureux de la cité qui leur donnent la possibilité de la découvrir sous un nouveau jour. On oublie souvent de rappeler que Tôkyô est avant tout une ville d'eau. Non seulement elle est un port important, mais elle est aussi traversée par d'innombrables rivières et canaux. Même si la Sumida nous rappelle quelques souvenirs, on a fini par se dire que les fleuves de la capitale avaient été asséchés et remplacés par des autoroutes. Pourtant de nombreux quartiers comme Nihonbashi ou Edobashi sont encore là pour nous rappeler que l'eau est bien présente (*bashi, hashi* signifient pont en japonais). Lorsqu'on se penche contre la rambarde de l'un des nombreux ponts qui jalonnent la ville, on peut apercevoir de temps en temps de modestes bateaux remplis de touristes le nez en l'air en train d'observer l'architecture étonnante des échan-

RÉFÉRENCE

ZEAL TOKYO YOKOHAMA PARTY CRUISING

La prochaine croisière organisée par cette société aura lieu le 23 décembre. 5800 yens (2900 yens pour les enfants). http://zeal.ne.jp/plan/202.html









Une des façons les plus originales de découvrir Tôkyô est de parcourir la ville en bateau. C'est un excellent moyen de prendre la mesure de son développement économique et industriel.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

geurs d'autoroutes dont les piliers sont enfoncés profondément dans le lit de la rivière. Apparues au début des années 1960 alors que Tôkyô s'apprêtait à accueillir les Jeux olympiques de 1964, ces structures d'acier ont suscité à l'époque de nombreuses critiques de la part de ceux qui voyaient en elles des instruments pour défigurer leur ville. Malgré leurs protestations, elles ont été construites et on a fini par s'y habituer sans pour autant y prêter plus d'attention. Symboles du développement du pays quand celui-ci s'apprêtait à rejoindre le club des grandes puissances économiques de la planète, ces autoroutes font depuis quelques mois l'objet d'un certain culte. On a vu l'écrivain MURAKAMI Haruki s'en emparer pour en faire le point de départ de son roman *1Q84* [éd. Belfond], mais surtout on constate un accroissement rapide des offres de croisières sur les rivières et les canaux de la capitale au cours desquelles les passagers découvrent avec étonnement et ravissement l'envers de ces constructions a priori peu attrayantes. Faut-il y voir une forme de nostalgie à l'égard d'un Japon dynamique qui depuis des années s'est enfoncé dans la crise ? C'est une explication qui tient la route quand on connaît l'engouement des Japonais pour les années 50-60 qui incarnent à leurs yeux l'une des périodes les plus heureuses du pays malgré des conditions de vie pas toujours réjouissantes. Au-delà de ce besoin de se replonger dans un passé susceptible d'entretenir le mythe d'un Japon aujourd'hui disparu, les touristes qui participent massivement à ces croisières viennent aussi découvrir l'architecture industrielle de Tôkyô.

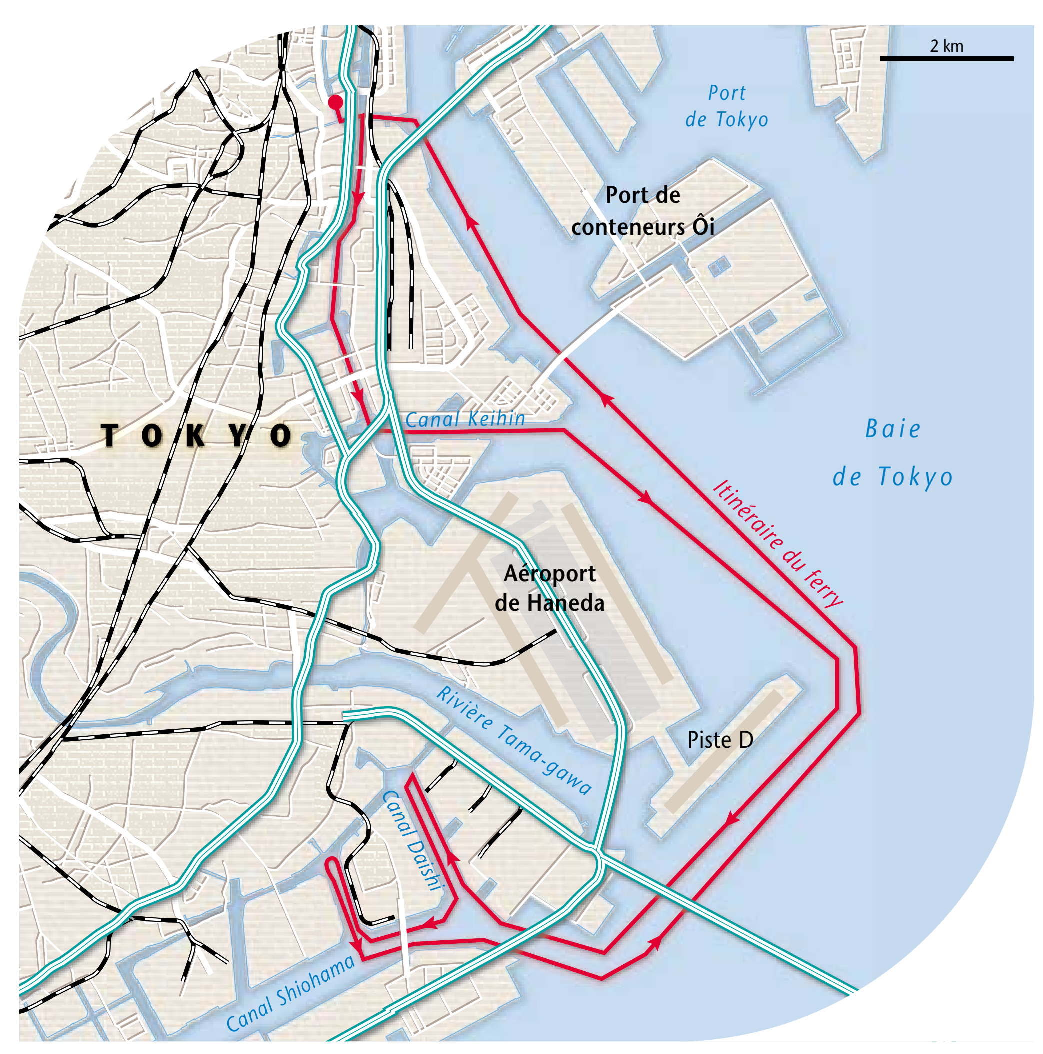
"C'est une façon vraiment originale d'appréhender ma ville", explique Yôko. Cette jeune femme de 28 ans est accompagnée de trois amies bien décidées à profiter de cette croisière pour faire des découvertes. La clientèle féminine est d'ailleurs assez nombreuse et représente près de la moitié de la clientèle, ce qui n'a pas manqué d'étonner les organisateurs qui s'attendaient à avoir principalement des hommes plus âgés. *"Cette présence féminine illustre bien que c'est un sujet qui touche le plus grand nombre. Grâce à ces croisières, les passagers prennent la mesure réelle de la ville. Ce n'est pas comme dans les rues où les constructions sont enveloppées dans de beaux emballages. D'ici on voit les choses dans leur dimension la plus brute. Cela ne veut pas dire pour autant que cela soit laid. Les structures et les bâtiments que nous croisons au cours de ce voyage révèlent un vrai charme"*, affirme YAMAZAKI Hirofumi qui organise des croisières au sein de l'Association Boat People (BPA). L'idée qui anime les membres de cette association est de permettre aux Tokyoïtes de faire un voyage dans le temps afin de s'approprier l'histoire de la ville et de mieux en comprendre le développement. *"On oublie souvent qu'Edo (ancien nom de Tôkyô) était une ville d'eau et que son évolution est liée en grande partie à la façon dont les hommes ont su mettre en valeur les fleuves et rivières"*, rappelle M. YAMAZAKI. Voilà pourquoi, les croisières qu'il organise une fois tous les deux mois ont une vocation plus pédagogique que celles qui partent du sud de la capitale, non loin de Kawasaki, pour remonter vers le nord dans la baie de Tôkyô. Ces croisières répondent avant tout au désir des clients de voir de leurs propres yeux les infrastructures industrielles qu'ils ont redécouvertes en 2007 dans *Kôjômoe* [Par amour des usines, éd. Tôkyô Shoseki, inédit en français] le très bel ouvrage signé ÔYAMA Ken et ISHII Satoru. Lors de sa sortie, le livre a suscité de nombreuses réactions enthousiastes dans les médias qui ont à la fois souligné l'esthétisme de l'architecture industrielle et son importance dans l'histoire du pays. Il n'en a pas fallu plus pour encourager les curieux à vouloir se rendre à proximité de ces géants d'acier pour les voir de leurs propres yeux. Plusieurs sociétés ont ainsi mis en place des parcours qui leur permettent non seulement d'en prendre plein la vue, mais aussi de regarder la ville d'une façon pour le moins originale. Les amoureux de la photographie peuvent s'en



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

La nuit tombée, les sites industriels se révèlent différemment.

donner à cœur joie. Des empilements des conteneurs multicolores aux raffineries dont les enchevêtrements de tuyaux font penser à des robots géants au repos, les occasions de sortir son appareil photo ne manquent pas. Au cours de la croisière, les passagers prennent rapidement conscience du poids industriel du sud de la capitale. Même si la désindustrialisation va bon train depuis une trentaine d'années, il reste encore de nombreuses traces du passé glorieux de l'industrie japonaise. A la tombée de la nuit, lorsque les sites industriels s'illuminent, ils prennent une toute autre dimension face à laquelle il est difficile de résister. On a beau se souvenir que la plupart de ces usines ont contribué en leur temps à la pollution atmosphérique de la capitale nippone, on les regarde désormais avec un œil plus clément. Sur le bateau, les conversations vont bon train. Les plus jeunes se souviennent d'histoires que leurs parents racontaient, tandis que les plus âgés, peu nombreux, observent le spectacle en silence, un peu comme s'ils se recueillaient.



Mais le calme ne dure pas longtemps. Le bateau s'approche de l'aéroport de Haneda et de sa nouvelle piste construite sur la mer. Ancienne porte d'entrée aéroportuaire de la capitale avant que ne soit ouvert l'aéroport de Narita, Haneda avait vu son trafic baisser de façon considérable pour se concentrer essentiellement sur les vols intérieurs. La création de la nouvelle piste D a relancé son activité internationale. Plus proche du centre de Tôkyô, Haneda redevient à la mode ces derniers temps. Une chance pour les passagers de la croisière qui applaudissent en voyant se poser un Boeing 747 comme ils n'en avaient jamais vu auparavant. Pour peu que le ciel soit dégagé, le spectacle est grandiose et on en redemande. Le bateau s'éloigne de Haneda et prend la direction du canal Daishi et du canal Shiohama où de nouvelles découvertes industrielles attendent les curieux. On est loin des immeubles de verre du centre de la ville. Ici le métal est roi. Son côté brut tranche avec les courbes des nouveaux bâtiments construits ces dernières années à Roppongi. Nous sommes pourtant à Tôkyô, côté pile. Dans quelques minutes, nous retrouverons son côté face qui ne manquera pas non plus de nous surprendre, mais qui sera loin de nous apporter les mêmes surprises, car cet aspect de la ville est largement traité dans les reportages qui paraissent régulièrement sur la capitale japonaise.

Gabriel Bernard

INITIATIVE **Un service royal**

L'agence JTB part à la chasse de la clientèle étrangère huppée et curieuse.

Fauchés s'abstenir. Le Royal Road Ginza Global Lounge est, comme son nom l'indique, un service qui vaut de l'or. L'association des termes Royal et Ginza, quartier du luxe à Tôkyô, est déjà à lui seul tout un programme. Lancé en 2003 par l'agence JTB à destination de la clientèle japonaise la plus exigeante et la plus aisée, il a rencontré un tel succès que le voyagiste nippon a décidé de l'ouvrir aux étrangers de passage ou installés dans l'archipel. L'idée est de leur proposer des voyages sur mesure qui rendront inoubliables leur séjour. Il ne s'agit pas seulement de fournir des prestations dans des établissements de luxe, mais de permettre au voyageur de profiter au maximum de la qualité du service *made in Japan*. L'un des points forts du Royal Road Ginza Global Lounge est de pouvoir réserver dans les meilleurs endroits y compris au moment de la haute saison, ce qui n'est pas toujours possible en passant par les agences classiques. Il va sans dire que la sélection des hôtels proposés est très rigoureuse et permet de découvrir des lieux assez extraordinaires comme l'auberge Gôrakadan à Hakone, au sud de la capitale. Evidemment, pour bénéficier de ce service hors norme et profiter de tous ses avantages, il faut être prêt à y mettre le prix. A titre d'exemple, une nuit au Gôrakadan vaut 87 000 yens [839 euros] dîner et petit-déjeuner compris. Inabordable pour la plupart d'entre nous, mais c'est parfois bien de pouvoir rêver. Ce service-là est gratuit au Royal Road Ginza Global Lounge.

ODAIRA NAMIHEI



RÉFÉRENCE

ROYAL ROAD GINZA GLOBAL LOUNGE
ouvert du lundi au vendredi de 11h à 18h.
Tél. 03-5288-8080 - www.royalroadginza.com

HOKKAIDÔ **Le fromage et le vin font bon ménage**

Comme l'annonce en français la page d'accueil du site *"Le tourisme fromage et vin de Hokkaidô"* (seule phrase en langue étrangère du site), les régions de Tokachi et Kamikawa savent flatter le palais des voyageurs. Autant ne pas s'en priver. Le site est plutôt bien fait et on peut regretter qu'il n'y ait même pas une version en anglais. Mais rassurez-vous *Zoom Japon* y reviendra bientôt. www.cheese-wine.jp

EXPOSITION **NOMIYAMA Gyôji au musée Bridgestone**

NOMIYAMA Gyôji est un des peintres japonais de style occidental qui mérite d'être salué pour son originalité et la profondeur de son travail. Âgé de 91 ans, il demeure cependant encore méconnu. Voilà pourquoi il ne faut pas manquer l'hommage qui lui est rendu jusqu'au 25 décembre.
MUSÉE BRIDGESTONE
1-10-1 Kyôbashi, Chûô-ku, 104-0031 Tôkyô.
www.bridgestone-museum.gr.jp









ZOOM JAPON

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Ritsuko Koga, Alissa Descotes-Toyosaki, Aurélie Boissière, Elodie Brisson , Yoshié Takano, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Kanda Graphisme (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi, Rié Tanaka.
Responsable de la publication : Dan Béraud


châ
THÉÂTRE
-te-
MUSICAL
let
DE PARIS
Tambours japonais
15 –18 février 2012 à 20 h
KODO
DADAN
Direction artistique
Tamasaburo Bando
01 40 28 28 40 | chatelet-theatre.com
metro
ZOOM JAPON
SCOPE
france 2
france 3 paris île-de-france
MasterCard
CRÉDIT AGRICOLE CORPORATE & INVESTMENT BANK
MAIRIE DE PARIS